

UN MATIN AU BORD DU FLEUVE
ENTRETIEN AVEC KENNETH WHITE
par Éric Waddell

I. AUX SOURCES DE LA GÉOPOÉTIQUE

ÉRIC WADDELL : Vous écrivez, dans le texte inaugural de l'Institut international de géopoétique, que « c'est vers 1978 [que vous avez] commencé à parler de la géopoétique et de l'urgence d'établir un nouveau rapport à la Terre, d'essayer de "lire les lignes du monde". »

Or, si ma mémoire est bonne, c'est aux alentours de 1978 que vous avez entrepris votre voyage le long du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à Havre-St-Pierre, et que vous vous êtes rendu par la suite au Labrador. À lire *La Route bleue*, j'ai le sentiment que vous avez été très marqué par ce qui était, je crois, votre premier voyage en Amérique. C'est peut-être même ici, plus précisément à Goose Bay au Labrador, que vous avez formulé pour la première fois la notion de géopoétique : « Pour contrecarrer tous ces bureaux [Northern Affairs and National Resources, Department of Northern Affairs, Terre-Neuve et Labrador], on devrait peut-être fonder un Bureau de la science du passage ou un Bureau de recherches géopoétiques... » Pourriez-vous nous raconter un peu ce voyage (initiatique?) ?

KENNETH WHITE : La question des sources est toujours complexe. Pour ce qui est des sources de la géopoétique, il ne faudrait pas

négliger l'espace pyrénéen, plus précisément pyrénéo-atlantique, où j'ai vécu à partir de 1967, et, en remontant plus loin dans le temps, l'espace de la côte ouest de l'Écosse, où j'ai vécu toute mon enfance et une grande partie de mon adolescence. Cela dit, il est incontestable que le voyage québéco-labradorien a été une étape importante dans mon travail et dans l'élaboration du concept de géopoétique. C'est à ce moment-là, en effet, que j'ai employé le mot pour la première fois dans un écrit. La deuxième fois que je l'ai écrit dans un texte public, c'était en 1981, dans une brochure intitulée *Petite suite géopoétique*. Dans la postface, je fais référence à ce voyage et, par la même occasion, rends hommage au Québec-Labrador :

Automne 1979. Je voyage à travers les Laurentides, le long de la côte nord du Saint-Laurent, en route pour le grand espace blanc du Labrador. Une nouvelle notion en tête : celle de géopoétique. L'idée qu'il faut sortir du texte historique et littéraire pour retrouver une poésie de plein vent où l'intelligence (intelligence incarnée) coule comme une rivière. Qui vive ? Oui, c'est la question. Ou peut-être est-ce plutôt un appel. Un appel qui vous attire au-dehors. Toujours plus loin au-dehors. Jusqu'à n'être plus cette personne trop connue, mais une voix, une grande voix anonyme venant du large, disant les dix mille choses d'un monde nouveau. Il faut bien que cela commence quelque part. Peut-être ici, et maintenant. Je dédie cette petite suite géopoétique à mes amis québécois, au Montagnais Jean-Marie Mackenzie qui m'a chanté ses poèmes en frappant sur son tambour à la peau de caribou et à l'Eskimo anonyme (« Just call me Joe ») avec qui j'ai parlé du Labrador par une nuit de plein vent et de whisky à Sept-Îles.

Le voyage a débuté à Montréal, « la porte du pays d'en haut », comme on disait au temps où des Écossais proches des coureurs des bois, prêts à partir en leur compagnie et en celle des Indiens n'importe où « hors du monde », traînaient leurs guêtres autour du fort. J'ai commencé par errer en long et en large dans la ville, ramassant des informations, recueillant des impressions, notant des détails comme un enragé du calepin.

Ensuite, je suis parti le long de la côte nord du Saint-Laurent, vers Québec, dans un car Voyageur dans lequel j'étais monté au Terminus Voyageur où l'on remarquait surtout les Greyhound Americruisers. Le voyage de la « route bleue » allait se faire en car, à pied, en autostop, selon les parcours et les occasions.

Après Québec, ce fut le Saguenay – Tadoussac, Sainte-Rose-du-Nord, Pointe-Bleue, Chicoutimi. J'ai grand plaisir encore aujourd'hui à prononcer ces noms, mais à l'époque, je m'en souviens bien, c'était presque des objets physiques, ils avaient une aura.

Je faisais mes arrêts pour la nuit surtout dans de petites auberges de campagne où l'on n'entendait que les écureuils fourrageant parmi les amas de feuilles d'érable.

Forestville, Baie-Comeau, Godbout, Rivière-Pentecôte, Sept-Îles...

C'est à Sept-Îles, dans la réserve, que j'ai rencontré Jean-Marie Mackenzie qui, déjà âgé, passait encore de longues périodes dans les bois du côté de Manicouagan et de Chicomo.

Plus loin encore, Magpie, Mingan (là, j'ai couché dans la réserve)... jusqu'au bout de la route : Havre-Saint-Pierre.

Là, j'ai rebroussé chemin pour revenir à Sept-Îles, où j'ai pris le train des mines pour Schefferville, en passant par Labrador City, Esker, Menihék, jetant un coup d'œil de temps en temps sur un des lacs : Nipisso, Chicomo, Ashuanipi, Sawbill, Astray... À Schefferville, je me suis installé au Labrador Hotel, me sentant au milieu de nulle part et au cœur du monde.

À Schefferville, j'ai rencontré un homme d'affaires qui m'a emmené dans sa jeep le long de la Trans-Labrador Highway vers Goose Bay, là-bas à l'est, sur le lac Melville. C'est là que je suis tombé sur un pilote de brousse qui avait un Cessna. On s'est entendu pour une virée le long de la côte du Labrador – cap Maknovik, cap Nunksaluk, cap Kikkatavak, cap Aulatsivik – vers Ungava, « le lieu le plus lointain ».

Voilà. J'ai raconté le voyage. Mais on n'est pas entré, bien sûr, dans l'espace du livre, on n'a pas touché à sa substance latente,

on n'a pas capté ses longueurs d'onde. Le livre, c'est le voyage du voyage, du moins dans ce que j'appelle mes waybooks, qui ne sont ni exactement des « romans », ni seulement des « livres de voyages », car ils ont plusieurs dimensions.

Vous parlez d'initiation, et je sais pourquoi. Mais vous mettez un point d'interrogation, car vous savez que j'évite ce genre de vocabulaire. J'ai horreur de tout le langage mystagogique que l'on trouve aujourd'hui un peu partout, et même en marge des sciences, comme si les scientifiques redécouvraient une part refoulée d'eux-mêmes. En évoquant le mot « mystique » dans la préface du livre, je précise : « Je ne voudrais pas me laisser entraîner ici dans des élucubrations sur ce mot par trop galvaudé – quelque chose de beaucoup plus vif, de beaucoup plus vigoureux nous sollicite. » C'est clair.

2. LE CHOIX DU QUÉBEC

É.W. : Pourquoi avez-vous choisi le Québec/le fleuve Saint-Laurent/le Labrador comme première destination outre-Atlantique ? S'agissait-il du fruit de vos lectures – Jacques Cartier, La Hontan, Relations des Jésuites, Thoreau – ou bien du hasard de vos rencontres, ou d'autres choses encore ?

K.W. : Si l'existence est faite de choix, la vie est faite de hasards. Et si j'ai un côté volontaire (que je peux manifester à l'occasion d'une manière assez déterminée), j'ai aussi un côté « taoïste », c'est-à-dire que je laisse venir. J'avais le Labrador dans la tête depuis très longtemps (je dirai tout à l'heure pourquoi), et j'y serais allé sans doute un jour, mais c'est le hasard qui m'a mené au Québec cette année-là. J'avais tout simplement été invité par une association littéraire québécoise à participer à un congrès d'écrivains. En général, j'évite ce genre de choses et, à l'époque, j'étais même farouchement solitaire. Mais là, c'était Montréal, c'était le Québec, c'était, presque, le Labrador. J'ai donc décidé de saisir l'occasion.

J'ai rempli mon contrat au congrès, mais c'est surtout au voyage du Labrador que je pensais.

Si je pensais tant au Labrador, si le Labrador occupait une case spéciale dans le labyrinthe de mon cerveau, c'était à cause d'un livre que j'avais lu quand j'avais onze ans : *The Romance of Labrador* de Wilfred Grenfell. Grenfell avait passé de longues années au Labrador en tant que médecin et missionnaire. Si je relisais le livre aujourd'hui, le côté « missionnaire » m'agacerait sans doute, car, comme on sait, ce furent les missionnaires, qu'ils soient catholiques, anglicans, presbytériens ou moraviens qui, en toute bonne conscience, et avec les meilleures intentions, ont détruit les cultures autochtones et mis en enclos le mouvement nomade. À côté des absurdités propres à toute l'humanité, ces cultures avaient un sens de la terre autrement plus profond que celui desdits missionnaires. Quant au nomadisme, malgré ses difficultés et ses duretés, il préservait les corps de l'engourdissement et les esprits de la paralysie. Mais l'enfant que j'étais se délectait de la présentation que faisait Grenfell des rochers, des animaux, des oiseaux et des hommes (Eskimos, Indiens – j'utilise le vocabulaire de l'époque) de cette terre.

C'est peut-être même à cause de ce livre que je suis devenu américaniste. Car je suis, oui, américaniste. Non pas dans le sens, courant, que je suis spécialiste de tel ou tel auteur, ou que je m'attache à tel ou tel problème de civilisation ou de sociologie (« Le problème chicano », « Les employés à col-blanc dans les grandes villes du Nord », etc.), mais proche peut-être du sens que l'on donna à ce mot lors de la fondation de la Société américaniste de France dont la première rencontre a eu lieu à Nancy en 1876. Ce que l'on entendait par « américanisme », une « jeune science », c'était l'étude de la géologie, de la géographie, de la paléographie et de la linguistique de l'Amérique. Il s'agissait de l'étude du Nouveau Monde, mais surtout, à mon sens, d'un « monde nouveau » d'études.

Très tôt, j'ai eu accès à tout un petit corpus d'études américanistes, que j'ai considérablement augmenté par la suite. Pour ce qui est de la linguistique, autour de mes seize ans, j'ai reçu comme livres de prix *The Loom of Language* de Frederick Bodmer et *Language – its Nature, Development and Origin*

d’Otto Jespersen. Dans ces deux livres, il est question de langues amérindiennes. Je me rappelle avoir été très frappé et très excité par un propos de Bodmer concernant certaines langues amérindiennes holophrastiques qui n’avaient aucune parenté avec les familles linguistiques reconnues (indo-européenne, finno-ougrienne, sémitique, hamitique, etc.), ne rentraient dans aucune des classifications établies. Une langue en dehors des langues, me disais-je, ayant peut-être sa source dans la nature même! Plus tard, à Paris, j’ai trouvé le livre de Lucien Adam, où il fait une étude comparée du cri, du chippewa, de l’algonquin, du dakota, du montagnais et de l’iroquois. Dans un autre secteur, j’ai pu acquérir très tôt, pour quelques shillings, chez un bouquiniste de Glasgow, le livre de l’anthropologue James Frazer, *The Native Races of America*, le quatrième volume de son *Anthologia Anthropologica*. Sur un autre plan encore, je ne peux pas ne pas évoquer dans ce contexte le nom d’Audubon – comme on sait, les premières planches de *Birds of America* furent gravées à Édimbourg, et je n’ignorais pas cette connexion. Et, pour finir, ajoutons à ce premier corpus (petit mais plein d’énergie) l’étude de Francis Parkman, une histoire que je lisais avec passion : *France and England in North America*. Avec Cartier, Champlain, Lahontan.

Bref, quand je suis parti vers le Québec et le Labrador, avec ses Inuits et ses Innus (Montagnais et Naskapi), ce n’était pas naïvement. Je ne dis pas que j’ai parlé innu-aimun dans les réserves de Sept-Îles, de Pointe-Bleue et de Mingan, mais j’étais plus qu’un peu au courant. Et quand j’étais dans le train de Schefferville, je savais que je traversais les anciennes terres des Kawawachikamach et des Matimekosh qui faisaient partie du grand territoire innu Nitassinan.

On voit, avec tout cet espace que je viens d’ouvrir, que lorsque j’ai entrepris le voyage labradorien, j’avais autre chose en tête qu’un portrait psycho-sociologique du Québec. J’avais non seulement toute une Amérique dans l’esprit, mais toute une Asie. En fait, ma première intention, en tant qu’Occidental, était d’aller, en quête de complémentarité et peut-être

de ressourcement, mentalement et plus tard physiquement, vers l'Asie. Ce qui n'était pas en contradiction avec mon voyage américain, au contraire, étant donné l'origine asiatique d'une grande partie des nations amérindiennes, sinon de toutes. En fait, je pensais en termes d'un continent mental que j'appelais l'Euramérasie, et qui dépassait les divisions géopolitiques et géoculturelles.

Sur le plan littéraire, j'avais lu, et pas seulement lu, mais absorbé Emerson, Thoreau et Whitman, que je considérais comme des écrivains américains par encore étatsunifiés. Et je m'intéressais à des écrivains américains plus proches de nous dans le temps qui voulaient se désétatsunifier, William Carlos Williams, par exemple.

On peut voir dans *La Route bleue* une sorte de «route ouverte» (Open Road) whitmanienne, mais plus d'un siècle plus tard, avec nettement moins d'optimisme facile, moins de foi hégélienne dans l'histoire. On peut y voir aussi «la bonne route rouge» évoquée par le chamane sioux Black Elk, mais en plus sombre, plus géo-logique que mytho-logique. On peut y voir aussi tout le développement de la pensée européenne depuis le romantisme (la «fleur bleue» de Novalis, le «voyage dans le bleu» de Tieck). Plus abstraitement encore, on peut voir dans le livre le schéma suivant: une cité de l'enfermement (mais avec des ruelles de plaisir), une sortie et un cheminement, un nouvel espace. C'est dire que ce livre, que j'ai voulu rapide, drôle et apparemment simple, charrie autant d'éléments et comporte autant de niveaux que le Saint-Laurent lui-même, qui en constitue la ligne principale, comme le Mississippi de Mark Twain ou le Yukon de Jack London. Bon nombre de gens ont lu ce livre mais peu sans doute l'auront lu dans toutes ses dimensions.

Pour en revenir aux aspects immédiats du livre, si son but, comme je l'ai dit, n'est pas un tableau du Québec de l'ordre du réalisme social, ce que l'on trouve dans un premier temps, c'est bien un portrait, en traits rapides, de Montréal – comme on trouve dans *Dérives* des portraits de Glasgow et de Londres,

dans *Le Visage du vent d'est* des portraits de Hong Kong et de Bangkok, et dans *Les Cygnes sauvages* un portrait de Tokyo. On trouve ces portraits de villes, ces petits tableaux de civilisations, dans tous mes waybooks. Ensuite, il y a «la voie», la route, l'itinéraire le long duquel vont se passer toutes sortes de choses : rencontres avec d'autres individus et avec des groupes socioculturels, perception d'un paysage, pensée en mouvement... Jusqu'à ce que l'on pénètre dans un grand espace où il n'y a presque rien – rien que le vent qui souffle sur la glace, comme ici à Ungava; ou ailleurs un lac tranquille, comme au Hokkaïdo, qui sera le lieu de l'irruption des cygnes sauvages venus de Sibérie – des signes sauvages sortis de la totalité.

3. LES CARTES

É.W. : Au début de *La Route bleue*, vous parlez de l'urgence de vous procurer une bonne carte afin d'entreprendre votre voyage vers le Labrador. Dans d'autres récits, vous décrivez votre premier geste en arrivant dans votre chambre d'hôtel, celui d'afficher une carte au mur.

Quelle est pour vous la pertinence des cartes ?

Comme «carte» est un terme générique, il y en a de toutes les sortes : topographiques, bathymétriques, géologiques, démographiques, des cartes de dépôts meubles, des portulans, des mappemondes, des cartes d'état-major. D'ailleurs, ce sont surtout les portulans... et les cartes d'état-major que Julien Gracq affectionnait ! Et vous ?

J'ai souvent l'impression que les cartes sont trop chargées et qu'on n'y voit pas clair. Il y a de moins en moins d'espaces vides, si peu de blanc, si peu d'inconnu sur nos cartes actuelles. C'est vous qui le dites d'ailleurs, «qu'il y a trop de noms sur les cartes». C'est l'inconnu qui vous poursuit, qui vous attire, n'est-ce pas, «l'espace de la solitude et du silence» là justement où il n'y a pas de repères, là où on est «en territoire inconnu» ?

Dans de telles circonstances, est-ce que la carte peut vraiment nous aider à trouver le «chemin profond» ? Ou bien n'avons-

nous pas le devoir plutôt de refaire, de réinventer en quelque sorte la carte ?

κ. w. : L'amour des cartes chez moi remonte à très loin. À l'église, quand j'étais gosse, au moment (long...) du sermon, j'avais un refuge : les cartes qui se trouvaient aux dernières pages de ma Bible : des cartes de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de la Palestine, de la Phénicie. La première valeur d'une carte pour moi était donc la libération d'un discours pesant. Cela reste vrai. Au-delà du temps (et de l'ennui), la carte ouvre un espace.

Depuis le temps que j'en collectionne, dans les villes et le long des routes, j'en ai de toutes sortes. Soit sous la forme de recueils ou d'atlas (c'est Mercator qui lance le terme – avant lui, on disait *theatrum* ou *speculum*), soit sous la forme de rouleaux séparés. Parmi mes acquisitions qui m'ont le plus excité l'esprit figure *The Physical Atlas of Natural Phenomena* d'Alexandre Keith Johnston. Cet atlas contient des cartes orographiques, paléontologiques, géognostiques (comme on disait à l'époque), hydrographiques, atmosphériques, isothermiques, barométriques, botaniques, ethnographiques, et j'en passe. Je considère peut-être toutes les cartes que j'ai pu rassembler comme le complément, l'enrichissement de cet énorme album.

J'aime l'esthétique des cartes (lignes, couleurs...) et leur exactitude. Il est vrai que les cartes anciennes, quoique moins exactes, sont souvent les plus belles – je pense à certaines cartes du Moyen Âge, de la Renaissance et du XVIII^e siècle. Mais si je me délecte de l'esthétique, je ne m'en satisfais pas, je veux aller plus loin, plus profondément. Pour ce faire, j'aime sentir que j'ai toute la connaissance à ma disposition, au bout des doigts pour ainsi dire. Afin d'avancer, lucidement, dans l'inconnu. De la même manière, dans mes essais, avant d'avancer une idée, j'aime montrer des approches et citer des textes qui, par le passé, sont allés dans le sens que je veux dégager.

Sur le mur de mon atelier, j'ai toute une série de cartes anciennes et de cartes modernes, depuis les cartes de Strabon et de Denys le Périégète jusqu'à des cartes modernes du Québec-

Labrador, de la Chine, du Japon, du Hokkaïdo et des États-Unis, en passant par les cartes de la Renaissance telle que « la table des Îles neufves lesquelles on appelle isles d'Occident et d'Indie ». On y suit l'évolution de l'image du monde.

Disons, pour résumer ce que je viens de dire, et avant d'entrer dans quelques aspects plus particuliers de la cartographie, que la géopoétique ne se situe pas à côté des sciences, comme une annexe (ou un « supplément d'âme », comme on disait naguère), elle se situe en avant des sciences, comme une prolongation exploratrice.

C'est dire que je n'ai que faire des cartes de l'imaginaire, que certains estiment « poétiques » et même « géopoétiques ». J'en éprouve même un certain dégoût. La seule carte « imaginaire » qui m'amuse un peu est celle des surréalistes (« le monde au temps des surréalistes ») qui privilégie sur la mappemonde la Russie, l'Alaska, le Labrador, avec la Chine, l'Afrique, la Polynésie et le Mexique, réduisant, sur le plan des idées et de la culture, le reste de la planète à presque rien. Ce n'est pas du délire, de la « petite fantaisie », c'est un défi.

On peut, sans tomber dans l'imaginaire, concevoir des cartes qui auraient des mesures différentes de celles qui nous sont coutumières. Je pense ici à ces cartes dessinées par des Indiens pour les explorateurs européens. L'unité de mesure des Indiens n'était pas le kilomètre, c'était une journée de marche. Un terrain difficile prenant plus de temps, il prenait, logiquement, plus de place sur leurs cartes...

Parlons maintenant du blanc, du non codé, car c'est à cela qu'il faut toujours revenir. J'ai beaucoup parlé de cela et n'ai jamais cessé de préciser qu'il s'agissait d'une blancheur écrite (comme l'écorce du bouleau). Il n'a jamais été question de quoi que ce soit qui puisse ressembler à une obsession, à une mystique du blanc absolu. C'est parce que je voyais des esprits s'attacher au « monde blanc » comme à une entité idéale, voire mystique, que j'ai commencé à décomposer le blanc en bleu, rouge, jaune, etc. Mais le blanc était toujours là, en arrière-plan.

Il s'agit d'avancer dans le blanc au moyen de signes, pas à pas. Il faut bien les choisir, ces signes. Pour sélectionner les plus utiles, les plus illuminants, il est bon d'avoir à sa disposition un grand répertoire sémiotique.

Un tel propos est-il en contradiction avec l'éloge qu'il m'est arrivé de faire de la pratique de Fernand Deligny qui menait des enfants autistes (c'est-à-dire non seulement dépourvus de répertoire mais enfermés en eux-mêmes) dans les Cévennes en les encourageant à dessiner des cartes de leur cheminement? Je ne le pense pas. Il s'agit là d'une thérapeutique première, de la recherche de quelques premiers repères dans l'espace du dehors. Ce dont j'essaie de parler, c'est du grand chemin de l'esprit, c'est du champ du grand travail.

Pour finir, je voudrais extrapoler un peu à partir de la cartographie proprement dite.

Dans mon travail, je considère l'essai comme une cartographie, le livre de prose comme un cheminement ou un lieu de séjour à l'intérieur de cette cartographie, et le poème soit comme un moment particulièrement dense du mouvement, soit comme une parole émergeant du lieu.

Quant à la géopoétique, si la carte implique un point de vue, la géopoétique n'est pas un « point de vue ». D'abord, on peut multiplier les points de vue (c'est le nomadisme intellectuel). On peut aussi monter en hauteur. Il ne s'agit pas là d'une prétention universaliste. La géopoétique n'est ni globale, ni mondialiste, elle est, si je puis dire, mondifiante.

4. REGARDER PAR LA FENÊTRE

É.W. : Si, dans le cadre de vos voyages, votre premier geste en vous installant à l'hôtel est de poser une carte sur un mur, j'en vois souvent un deuxième: celui de vous asseoir devant la fenêtre, parfois toute la nuit, comme à Fort Chimo. Or, le jour, on peut lire le paysage, on peut entrer dans la géographie. Et la nuit? C'est pour voir la voûte du ciel, peut-être, ou pour rester songeur?

K. W. : Vous avez raison, et je ne l'avais jamais remarqué. Mais maintenant que vous avez attiré mon attention là-dessus, je vois la fréquence du mot « fenêtré » dans mes écrits. Tout à l'heure, j'ai évoqué mon refuge pendant le sermon à l'église : les cartes à la fin de ma Bible. Et bien, il y en avait un autre, c'était le vitrail juste au-dessus de ma tête, qui montrait un homme seul sur un rivage, un livre à la main, parlant aux mouettes (c'était le moine celte, Kentigern). Une autre fenêtré qui me vient à l'esprit, c'est la grande fenêtré d'un café que je fréquentais dans le petit port de Largs, sur la côte ouest de l'Écosse, quand j'étais étudiant. Je l'évoque dans le poème « Scotia deserta ». Et puis, oui, ma fenêtré sur les Pyrénées, à Pau – j'ai un texte quelque part qui porte le titre « Une fenêtré sur les Pyrénées »...

C'est Baudelaire, je crois, qui a dit que si on arrive à dégager des écrits d'un auteur les vingt mots qui reviennent le plus souvent, et qui sont le plus chargés de sens, on aura une idée du noyau d'énergie de l'œuvre. Je dirais que de tels mots récurrents seraient analogues aux « radicaux » de la langue chinoise, et que l'ensemble forme un idéogramme complexe. Il y aurait les radicaux, et puis toutes sortes d'affixes, de suffixes, de flexions.

Puisque nous parlons de radicaux, faisons un peu d'étymologie. Le mot anglais *window* vient du vieux norois *vindauga*, de *vind*, « vent », et de *auga*, « œil ». Donc, l'œil du vent. Cela ouvre des perspectives : l'œil de l'esprit, et les éléments de l'univers-multivers (chaosmos)...

Une fenêtré, c'est là qu'on s'installe à la fin d'une étape pour contempler le chemin parcouru. C'est là, après un travail acharné, que l'on peut porter un long regard calme sur l'être et le néant. Une fenêtré, c'est aussi le lieu où le paysage, encadré, se transforme en tableau.

Une des phrases les plus denses de Hölderlin est celle-ci : « la lumière philosophique à ma fenêtré ». Elle se trouve dans une lettre écrite à Casimir Ulrich Böhlendorff en novembre 1802. J'en cite un passage :

Après toutes sortes d'émotions et de commotions de l'âme, il m'était nécessaire de me fixer pour quelque temps, et je vis pour le moment dans ma ville natale. La nature de mon pays me saisit de toute sa force à mesure que je l'étudie davantage. L'orage non seulement dans sa manifestation la plus élevée, mais, de ce point de vue justement, comme puissance et figure parmi les autres formes du ciel; la lumière, dans ses effets, opérant nationnellement, et comme principe et comme façon de Destin, constituent pour moi le sacré; l'intensité qui est la sienne dans son allée et sa venue; la forme caractéristique des forêts et la rencontre dans une région de divers caractères de la nature; de sorte que tous les lieux sacrés de la terre se rencontrent en un seul lieu; et la lumière philosophique à ma fenêtre – tout cela fait ma joie présente; puissé-je conserver le mouvement qui m'a porté jusqu'ici...

C'est un grand moment, et un moment-charnière dans l'itinéraire de Hölderlin. Nous sommes en 1802 – si chez Hölderlin l'idéalisme est en train de se briser et de s'effondrer, pour laisser place à un autre paysage de l'esprit, le vocabulaire est encore trop chargé à mon sens de termes tels que « sacré ». Mais nous avons là un des grands textes sur la voie de la géopoétique. Et l'image de Hölderlin fou, à la fenêtre de sa tour à Tübingen sur le Neckar, est une des plus poignantes dans le contexte de la pensée et de la poétique de ces deux derniers siècles.

C'est à la suite de beaucoup d'émotions et de commotions que Hölderlin sentait le besoin d'un séjour. De manière analogue, peut-être, il existe chez moi une dialectique de l'errance et de la résidence. Si je base certains livres sur un voyage (*Le Visage du vent d'est, Le Rôdeur des confins...*), j'en base d'autres sur l'habitation d'un lieu (*Lettres de Gourgounel, La Maison des marées...*). Dans *La Maison des marées*, j'évoque ainsi les fenêtres de mon « atelier atlantique » :

Mon atelier est orienté est-ouest, de sorte que je commence ma journée avec le soleil levant dans une fenêtre et la finis avec le soleil couchant dans l'autre.

Sur le rebord de la fenêtre de l'est sont inscrites deux phrases. L'une est tirée d'un poète occidental, Sophocle: *Pantoporos aporos* («Ayant vagabondé partout, maintenant nulle part»). L'autre consiste en trois idéogrammes chinois: deux ailes et une blancheur, le soleil pris dans les branches d'un arbre, et puis le soleil et la lune ensemble, le tout signifiant « persévérer dans la lumière du matin ».

J'avoue que si je suis un épingleur invétéré de cartes, ce n'est pas souvent que je veille toute une nuit à une fenêtre. Cela m'arrive seulement de temps en temps. J'évoque une de ces nuits dans *La Maison des marées*, dans le même chapitre que l'extrait que je viens de citer :

Comme je le disais, il y a deux fenêtres dans mon atelier: la fenêtre de terre, et la fenêtre de mer. Sous la première s'étend un champ de maïs dru, sous l'autre un champ d'orge soyeux. De ces fenêtres, j'ai suivi, toute une nuit durant, une constellation dans le ciel (je voulais aussi voir à quelle vitesse voyageait la lune). Si en général j'aime avoir les pieds sur terre, je ne refuse pas une balade occasionnelle parmi les météores. Dans l'apocalypse syrienne de Baruch, Baruch visite cinq cieus et apprend une foule de choses sur le soleil, la lune, les étoiles, le vent et la pluie.

Pour terminer sur cette question des fenêtres, peut-être n'est-il pas inutile de revenir sur le passage de *La Route bleue* que vous évoquez, car il y est question non seulement du propos de ce livre, mais de la géopoétique en général :

Il vente sur l'Ungava, et c'est une longue soirée à Fort Chimo, quelque part dans la grande nuit du monde.

À quelques mètres de là – des bribes me parviennent par instants –, un orchestre rock esquimau joue *Polar blues*.

Toute la nuit je reste assis à la fenêtre.

Les accents du Rockapocalypse s'éteignent aux environs de 1 heure.

Je reste assis à écouter le vent.

De temps en temps, je tourne dans ma main le morceau de labradorite.

À l'aube, j'entends le cri d'un goéland et je pense à Max Stirner (*L'Unique et sa propriété*): « [...] la signification d'un cri de joie sans pensée, signification formidable qui ne put être reconnue tant que dura la longue nuit de la pensée et de la foi. »

Peut-on sortir maintenant de cette « longue nuit » ?

C'est possible – si nous avons fait assez de travail dans un champ qui n'est ni du ressort de la « pensée », ni de celui de la « foi ».

Le champ du grand travail.

Une sorte de Labrador.

5. ENTRE L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE

É.w. : Paysage et géographie... Vous parlez, encore une fois dans *La Route bleue*, « de cette transformation qui consistait à sortir de l'histoire pour entrer dans la géographie ». Cet appel me laisse un peu perplexe parce que pour nous, en géographie, le paysage est un livre ouvert, un palimpseste sur lequel est écrite l'histoire de la Terre et de l'aventure humaine. Entrer dans, lire le paysage est la meilleure façon de s'éloigner de la géographie froidement contemporaine pour entrer dans l'histoire... sans jamais quitter cette géographie première qui est éminemment sensible, libre et poétique.

Et pour vous ?

κ. w. : Je ne néglige pas l'histoire. J'ai lu, étudié et médité toutes les grandes fresques historiques (Spengler, Toynbee, Frobenius...) et il y a « de l'histoire » tout au long de mes livres – on peut même dire que j'y fais de l'histoire, au sens grec original (chez Hérodote, par exemple) de ce terme : faire des investigations soi-même à travers le temps et l'espace, en ne se contentant pas de « légendes ». Un livre du XIX^e siècle que j'ai lu, mais dont le titre et le nom de l'auteur m'échappent, décrit Homère comme « un grand historiographe ». Pour Strabon, c'était un grand géographe. La juxtaposition de ces deux termes ne me gêne nullement.

Homère lui-même emploie un mot qui remonte à un usage linguistique plus ancien que la séparation de l'« histoire » et de la « géographie ». Il parle de *mythologenei* (événement lié à un lieu et raconté).

Si je parle dans *La Route bleue* de « sortir de l'histoire pour entrer dans la géographie », c'est en termes très généraux. Soyons clairs. Je ne préconise pas un refus de l'histoire, je ne prophétise pas la fin de l'histoire. Je parle de la sortie d'une civilisation excessivement marquée par l'histoire, et de la fin d'une foi dans l'histoire, de tout optimisme utopique.

À la base de la géopoétique, il y a une analyse du développement historico-culturel de l'Occident. Sous la forme imagée de l'Autoroute de l'Ouest, elle se trouve exposée au tout début de cette introduction à la géopoétique qu'est *Le Plateau de l'albatros*. Je ne la reprendrai donc pas ici dans le détail. Je relèverai donc seulement le stade de ce que l'on pourrait appeler la grande rupture. Pour Hegel, l'histoire est rationnelle, l'Esprit du monde est en marche dans l'Histoire. Ce qui est encore métaphysique dans la tête de Hegel devient idéologie du Progrès chez les bismarckiens allemands, les utilitaristes anglo-saxons et les marxistes russes, avec, à l'horizon, un Super-État qui régènera le monde (Bismarck), un grand État ayant pour mission de mettre fin à tous les états et à instaurer le communisme universel (Marx) ou un Super-Marché du Bonheur pour tous (John Stuart Mill, etc.). C'était le XIX^e siècle, et une grande partie du XX^e. L'idée du Super-État s'est effondrée à Berchtesgaden (sauf peut-être chez certains idéologues américains), la lumière de l'Étoile rouge s'est éteinte à l'Orient; seul subsiste le Super-Marché, mais personne, sauf les plus naïfs, n'en attend plus le bonheur. D'où un énorme creux dans la civilisation actuelle, que l'on essaie de combler avec n'importe quoi: de plus en plus d'images, de plus en plus de bruits, de plus en plus de « culture » (dans un sens très trivial de ce terme). Or, dès la fin du XIX^e siècle, certains esprits ont vu venir cet état de choses et ont quitté l'Autoroute (pour suivre, si je puis dire, des routes bleues). Ce sont ceux que j'appelle les nomades intellectuels ou les figures du dehors, représentés, pour

donner des exemples concrets, par Nietzsche et Rimbaud. Ni l'un ni l'autre n'a foi dans l'Histoire ni dans le Progrès. Nietzsche parle d'Éternel retour (une conception cyclique du temps) et à propos du progrès linéaire qui fonce en avant, Rimbaud dira : « Pourquoi ne tournerait-il pas ? » Et tous les deux se tournent vers la terre (*geo*), et même vers la géographie. « Frères, restez fidèles à la terre », dit Nietzsche (à comprendre, évidemment, non pas comme un « retour à la nature », ou comme un bucolisme, mais comme le refus de tout idéalisme, de tout arrière-monde religieux, de toute méta-physique, pour recommencer à partir de la *physis*, sur le plateau de l'Engadine, par exemple). Quant à Rimbaud, revenu de tout, dégoûté, il dira pour sa part que s'il a encore du goût c'est « pour la terre et les pierres » – et les derniers textes qu'il écrira seront des textes géographiques (sur le désert du Harrar et la côte des Somali). J'y vois les débuts de la géopoétique.

Parlons maintenant en termes plus particuliers. Je sais exactement ce que vous entendez par « géographie froidement contemporaine » (statisticienne, etc.) et je comprends très bien votre désir d'une géographie plus humaine, qui implique l'insertion humaine dans la nature. Mais non seulement la géographie que l'on a dite humaine, voire humaniste, devient vite « trop humaine », mais, même à son mieux, elle ne peut constituer à mes yeux qu'une étape. Où il sera question de patrimoine, de tradition, d'identité, etc., à travers une littérature qui ira de l'émotion à fleur de peau à des textes humanitaristes, en passant par toute une reprise, à doses plus ou moins diluées, d'une terminologie à mon sens complètement obsolète : « sacré », « magie », je ne sais quoi encore – toute une panoplie ethnoculturelle.

C'est, à mon sens, par une mise en question radicale de ce que l'on entend par « être humain » (l'« être » humain) qu'il faut (re)commencer. Heureusement (on ne repart jamais à zéro, avec de la recherche, on trouve des ressources), il existe des textes (littéraires, poétiques, philosophiques) qui vont dans ce sens. Hume (proche en cela du bouddhisme extrême, le seul qui

m'intéresse) désintègre le moi. Hugo, dans ses carnets, parle de «l'homme en dehors de l'homme». La biologie actuelle parle de l'être humain comme d'un «système ouvert» dont le langage constituant n'est pas essentiellement différent du langage des choses, de l'univers.

Je ne suis ni essentialiste, ni existentialiste – je suis évolutionniste. Je vois poindre sur l'horizon, comme une possibilité (je l'ai toujours dit: je ne suis ni optimiste, ni pessimiste, je suis possibiliste), l'*homo geopoeticus*.

C'est ce développement que je trace dans mes essais. C'est le cheminement d'un «être» libéré de tout mythe essentialiste que je présente dans mes livres narratifs. Ce sont les perceptions de cet «être ouvert» que j'exprime dans des poèmes.

Tout cela, c'est de la géopoétique.

6. L'ATLANTIQUE

É.W. : Vous êtes installé depuis longtemps sur la côte bretonne et j'ai l'impression que l'effet «océan» y est pour quelque chose aussi. Il y a bien sûr «le regard jusqu'à l'infini», mais il y a aussi l'inévitable questionnement à propos de cette autre rive qui se trouve quelque part au-delà de l'horizon, n'est-ce pas? Et à ce sujet, je note:

«La chose à faire aujourd'hui serait-elle de construire une bibliothèque atlantique, quelque part sur la lisière du monde?»
(*La Route bleue*, p. 81)

Vous savez, nous nous sentons directement interpellés par cette proposition. Ce n'est pas pour rien que nous avons appelé notre atelier *La Traversée*...

Est-ce que vous faites la même lecture de notre océan commun? Quel regard jetez-vous sur *La Traversée*?

K.W. : Oui, il y a l'espace océanique, et l'étendue, l'estran du littoral. Où on ne peut pas oublier les origines et l'évolution de la vie, où on est en contact permanent avec des rythmes de base: marées, vents du large, etc. J'ai écrit beaucoup de textes

sur cet espace: le livre *On the Atlantic Edge*, la brochure *Europe, Atlantique, Culture...*, et encore plus de textes qui y sont situés, comme *La Maison des marées*. À partir de ce contexte j'ai aussi élaboré plusieurs concepts: littoralité (à la place de « littérature », qui sent trop le renfermé), pensée pélagienne, poétique atlantique...

J'ai toute une bibliothèque atlantique, que je présente d'ailleurs dans *La Maison des marées* comme étant « bien fournie en livres et en cartes (toutes sortes d'atlas, de portulans) ». J'ai des cartes non seulement de la surface de l'océan Atlantique, du nord au sud, de l'est à l'ouest, mais aussi de ses profondeurs abyssales et de tout ce monde en émergence le long de la dorsale médiane, avec sa vie organique que l'on commence à peine à connaître, une vie basée non sur la photosynthèse (la seule que l'on pensait exister) mais sur la chimiosynthèse. Il y a toujours une nouvelle synthèse à trouver (je transpose là sur le plan mental). Dans cette bibliothèque atlantique armoricaine, j'ai beaucoup de textes et d'études modernes (j'écume les librairies de géologie, d'océanographie, de météorologie...), mais aussi toute une collection de textes anciens, par exemple l'*Ora maritima* d'Avienus que j'ai traduit (en l'adaptant un peu) du latin sous le titre *Rivages d'Occident*. Il s'est passé beaucoup de choses dans ces eaux de l'Atlantique-Nord et le long de ces rivages. Des choses qui dépassent de loin la petite image commode colportée par certains écrivains et idéologues américains: états figés dans la féodalité, esprits enfermés dans des orthodoxies, etc.

Mais, bien sûr, je me suis aussi beaucoup occupé de « l'autre rive », et de ce qui s'y passait. En tant qu'Écossais, j'étais, sauf exception, beaucoup plus attiré, et cela très tôt, par la littérature américaine que par la littérature anglaise (la littérature écossaise était complètement marginalisée); j'y trouvais beaucoup plus d'énergie, d'ouverture, de souffle. Mes premiers essais de lycéen étaient bourrés d'Emerson (« The American Scholar », « The Method of Nature »), de Thoreau (pas seulement *Walden*, mais aussi d'autres textes tels que *Cape Cod*, *The Maine Woods*), de Whitman (pas seulement *Leaves of Grass*, mais aussi *Democratic*

Vistas), et de Melville (pas seulement *Moby Dick*, mais aussi *The Encantadas*). C'était là un grand moment américain, dont on n'a pas trouvé l'équivalent depuis, sauf, peut-être, avec Pound, Olson et Williams. Mais il suffit d'examiner d'un peu plus près le contexte pour se rendre compte que ces auteurs étaient presque tous des isolés, voire des exclus dans une Amérique (États-Unis) qui, politiquement, dégénérait en empire et, culturellement, s'enfonçait dans un conformisme épais auquel allait s'opposer, de manière éclatante pendant une brève période, avant de sombrer dans un destin pathétique, le Franco-Canadien Kerouac.

C'est qu'il ne suffit pas de traverser l'Atlantique pour trouver un monde nouveau, on peut n'y trouver que les pires caricatures de l'ancien et des formes d'assujettissement encore plus contraignantes, car plus insidieuses, que celles que l'on voulait quitter. D'ailleurs, très tôt, on a vu un mouvement de retour, du moins chez des esprits qui ne croyaient pas au «rêve américain»: Thoreau tourne le dos à l'Amérique, et regarde vers l'Atlantique, et d'autres ont retraversé l'océan soit physiquement, soit mentalement.

J'ai passé de longues années à étudier et à méditer cette question américaine, depuis la *Plymouth Foundation* de William Bradford jusqu'au contexte contemporain. La deuxième partie de ma thèse sur le nomadisme intellectuel y fut consacrée, et j'ai écrit maints textes depuis. C'est complexe, aucun simplisme n'est de mise, mais on évitera toute complaisance concernant le «Nouveau Monde». «Quand je dis "nouveau monde", écrit William Carlos Williams, je ne veux pas dire américain.» Pour arriver à un monde nouveau, il faut traverser bien plus qu'un océan, n'est-ce pas?

Toujours est-il que les rives atlantiques constituent à mes yeux un excellent espace pour la réalisation de la traversée nécessaire. Pourquoi? Parce que c'est sur les rives atlantiques que tout le mouvement moderne (industriel, techno-économique) a commencé, avec les effets que l'on sait. Et si d'autres parties du monde veulent refaire ce mouvement, avec des moyens

autrement plus puissants que ceux de la Révolution industrielle, ici, revenus de beaucoup de choses, lucides, mais pas moroses, on peut entreprendre les travaux de base conduisant, peut-être, à un recommencement général, en tout cas offrant le plus grand plaisir intellectuel et sensitif qui existe en ce moment.

C'est pour cela que je me suis réjoui quand s'est constitué l'Atelier québécois de géopoétique qui a pris pour nom justement, et avec bonheur, La Traversée. Travaillant dans un contexte qui n'est pas celui des États-Unis, elle s'est révélée être un des centres les plus actifs et les plus dynamiques du réseau de l'Institut international de géopoétique. Je lui souhaite longue vie, une longue vie débarrassée de tous les clichés qui nous entravent encore, de toutes les caricatures de culture, de toute une littérature qui reste trop humaine: longue vie et beaucoup de jouissance dans un champ d'énergie d'où peut émerger un monde nouveau.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Lucien, *Seize langues américaines*, Paris, Maisonneuve et Cie, 1878.
- AUDUBON, James, *Birds of America*, Paris, Mazenod, 1986.
- AVIENUS [trad. du latin *Ora Mamritima* par Kenneth White], *Rivages d'Occident*, Paris, Dutrou Editeurs, 1996.
- BODMER, Fredrick, *The Loom of Language*, London, George Allen & Unwin Ltd, 1944.
- FRAZER, James, *The Native Races of America*, London, Percy Lund Humphries & Co, 1939.
- GRENFELL, Wilfred, *The Romance of Labrador*, New York, Macmillan Company, 1934.
- HÖLDERLIN, Friedrich [trad. de l'allemand par Kenneth White et Jean-Paul Michel], *Souvenirs de Bordeaux*, Bordeaux, William Blake & Co, 1984.
- JESPERSEN, Otto, *Language – its Nature, Development and Origin*, London, George Allen & Unwin Ltd, 1922.
- NEIHARDT, John, *Black Elk Speaks*, Nebraska, The University of Nebraska Press, 1961.
- PADKMAN, Francis, *France and England in North America*, New York, The Library of America, 1983.

STIRNER, Max, *L'Unique et sa propriété*, Paris, Stock, 1978.

WHITE, Kenneth [trad. de l'anglais par plusieurs traducteurs], *Dérives*, Paris, Laffont, Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1978.

_____ [trad. de l'anglais par Gil et Marie Jouanard], *Lettres de Gourgounel*, Paris, Presses d'aujourd'hui, 1979. Nouvelle édition, Paris, Grasset, coll. «Les Cahiers rouges», 1986.

_____ [trad. de l'anglais par Marie-Claude White], *Le Visage du vent d'est*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1980. Réédition Paris, Albin Michel, 2007.

_____, *Petite suite géopoétique*, Mareil-sur-Mauldre, Qui vive, 1981.

_____ [trad. de l'anglais par Marie-Claude White], *La Route bleue*, Paris, Grasset, 1983.

_____ [trad. de l'anglais par Marie-Claude White], *Les Cygnes sauvages*, Paris, Grasset, 1990.

_____, *Le Plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.

_____ [trad. de l'anglais par Marie-Claude White], *La Maison des marées*, Paris, Albin Michel, 2005.

_____, *On the Atlantic Edge*, Dingwall, Sandstone Press, 2006.

_____ [trad. de l'anglais par Marie-Claude White], *Le Rôdeur des confins*, Paris, Albin Michel, 2006.